

Le Front populaire Editions du Burin, 1971

JEAN CASSOU - PREFACE

UNE situation, lorsqu'elle devient phénomène de conscience, perd son inertie, s'anime, prend forme d'événement. Ainsi des prises de conscience ont-elles déterminé des événements de notre histoire, auxquels, ultérieurement, il plaît à notre conscience de revenir : 48, la Commune, l'Affaire Dreyfus, la Résistance, le Front populaire. C'est au Front populaire qu'on l'invite ici à revenir. Il lui faut revenir à ce moment préliminaire où la situation lui est apparue avec une soudaine, péremptoire clarté. Ceux qui ont vécu ce moment ne peuvent l'oublier. C'est-à-dire qu'y penser, pour eux, c'est le revivre, et dans ses circonstances mêmes, dans sa nouveauté, dans son présent. Un présent, une situation présente dont la révélation s'imposait comme insupportable : c'était le fascisme et le nazisme. L'histoire peut se dérouler dans l'inertie, sinon selon un mécanisme pareil à l'inertie, mener son train comme si elle était immuable. Et quelle que soit la révoltante iniquité de certains de ses aspects, elle se laisse supporter : cela se fait sans que la plupart y pense. Mais une réalité insolite, monstrueuse surgit, qui rompt cette somnolence : l'esprit s'éveille, il prend connaissance de la chose et désormais n'a de cesse qu'il ne l'examine, l'analyse, en découvre toutes les raisons, constate que celles-ci la préparaient depuis longtemps sans qu'il y eût pris garde. Mais à présent, toute la situation s'étale jusqu'en ses moindres recoins, avec tous ses facteurs et tous ses caractères. Et aussi toutes ses menaces.

L'énorme horreur que Mussolini et Hitler allaient déclencher sur le monde n'apparaissait pas seulement comme des réalités italienne et allemande, mais comme des réalités pouvant aussi avoir leurs sources chez nous, en France. Et c'est cela surtout qui me semble important dans cette surprise et cette anxiété qui ont saisi un certain nombre de Français dans les années 33-34, en particulier ceux, dont j'étais, qu'on appelait les intellectuels. Un regard soudain éclairé découvrait rétrospectivement que la France avait sa part dans la préparation des perversions et des absurdités à quoi les vociférations des deux dictateurs donnaient un si brutal éclat. Voilà belle lurette que notre bourgeoisie, particulièrement ses jeunes couvées du Quartier latin, se délectaient aux calembredaines par lesquelles Maurras refabriquait l'histoire de France et corrigeait la littérature et la pensée françaises. Le hargneux confort de cette bourgeoisie trouvait sa complaisance dans les appels au meurtre de *l'Action Française* et autres feuilles du même venimeux acabit, leur naïve mythologie royaliste, leurs ordurières diatribes contre la Gueuse. Les Camelots du roi, par leur agitation de rue, leur terrorisme, leur fanatisme, fournissaient un modèle aux futures bandes à chemises de

toute couleur. L'antisémitisme n'est pas le privilège des Slaves ou des Germains : il a ses lettres de noblesse chez nous, c'était déjà alors une vieille histoire. Sur ce terrain, comme sur tels autres, nous avons produit des précurseurs. En 1888, à la fin de l'oraison qui conclut son premier livre, *Sous l'œil des barbares*, Barrès lançait un pathétique appel au maître qui le sortirait de son désarroi et de sa langueur : « Toi seul, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes. » Les princes des hommes sont venus. On les a vus. Ils étaient aussi affreux que le voluptueux dilettantisme barrésien avait pu le souhaiter.

Divers sont les chemins qui mènent à la bestialité : il en est, comme on voit, de sinueux. Celui de *l'Action Française* était plus direct et concerté. Par tout un travail de sape, elle avait entrepris de disqualifier les valeurs spirituelles, éthiques, sociales de l'histoire du peuple français. Un travail complémentaire, — positif, celui-là, — s'était acharné à réveiller les passions viscérales, à exciter les plus ignobles frénésies. La bourgeoisie aussi se lasse de l'inertie de l'histoire, inertie qui, d'ailleurs, est de son fait. N'est-elle pas la classe dominante ? Donc elle s'assure de son ordre, puis, si elle le sent en péril, s'empresse de prendre toutes mesures utiles. Car les temps sont proches où il ne suffira plus de s'abandonner tranquillement au cours de cette autre sorte de valeurs que sont les valeurs boursières. Des nuages s'amoncellent du côté du prolétariat exploité. Dès lors, il faut recourir à une politique, et une seule est possible : la férocité. La bourgeoisie, au moindre accès d'inquiétude, devient enragée. Elle passe sans transition au degré du délire, un délire — paradoxalement — systématique. Le fascisme, c'est l'hystérie se faisant doctrine et machine. Rien ne saurait être plus scandaleux pour l'esprit.

Mais en réagissant à ce scandale, l'esprit découvre son antithèse : la vérité. Vérité historique : le peuple français, son histoire. Et par conséquent, son génie, ses créations de siècle en siècle, ses travaux et ses peines. Il se révèle à l'esprit dans les moments les plus aigus de ses prises de conscience : ses révolutions. Sous la menace grondante du fascisme et du nazisme, devant les criminels espoirs que la bourgeoisie française soi-disant nationaliste mettait dans leur succès, après la convulsion du 6 février et, brusquement, le merveilleux élan de fraternisation populaire du 12, durant les deux années qui suivirent jusqu'aux élections de 36, il y eut, dans tout ce pays redevenu véritablement, plus que jamais, le nôtre, un climat d'allégresse et de confiance que l'on ne peut se remémorer sans une singulière émotion. Par les comités de vigilance antifascistes, les maisons de la culture, un foisonnement de revues, de journaux, de publications, par des livres, par des meetings, dans les défilés enthousiastes au Mur des Fédérés et à travers ces fameux quartiers qui

retrouvaient le lustre de leurs journées historiques, la Bastille, la République, la Nation, le faubourg Saint-Antoine, les intellectuels que nous étions et qui, sous ce terme, entendaient une obligation et un destin tout nouveaux, voyaient renaître des réalités, des notions et des valeurs auxquelles, non plus, ils n'avaient pas eu l'occasion de songer. De là un besoin passionné de s'instruire des conditions théoriques et des conditions concrètes du travail, de mieux connaître la lutte à laquelle ils voulaient participer, la lutte qu'avaient menée et que menaient ces classes sociales dont ils se découvraient solidaires par un mouvement du cœur autant que par une décision raisonnée. Et bien souvent ce qu'ils découvraient, c'est qu'en fait ils appartenaient à ces classes : seulement, soit insouciance, soit illusion ou habitude, ils ne s'en étaient jusqu'alors que confusément avisés. Une défense de la culture, — puisque contre l'obscurantisme, contre les livres brûlés et autres effarantes manifestations de barbarie, « défense de la culture » il y avait — conduit naturellement à un accroissement de culture, et c'en était un, essentiel, que de s'assimiler les principes et les analyses de l'humanisme marxiste.

Du même coup, dans cette même dynamique vers l'unité du Front populaire, le prolétariat prenait une conscience plus forte et chaleureuse de sa lutte et en comprenait la portée universelle. Il sentait que sa lutte n'avait point seulement pour but son affranchissement en tant que classe, mais par là même, un progrès du régime humain tout entier et une transformation du rapport de tous les hommes entre eux et de l'homme au monde. Ces divers rapports peuvent se figurer en schémas et en mécanismes objectifs. Mais ils sont aussi chargés d'un sens. Au-delà d'une compréhension de l'intellect, ce sens apparaît dans la communication affective, dans la communion, et cette communion se fait par et dans l'action. Alors ces rapports deviennent des échanges et produisent une transformation du monde. Ainsi en est-il de tous les rapports de la nature et des échanges qui se font entre corps chimiques, éléments de la matière, éléments de la vie. Ces entités, il ne suffit pas de les distinguer et classer : il faut les reconnaître en tant qu'énergies. Elles n'en restent pas à leur représentation abstraite : elles sont animées d'un sens, et ce terme s'entend comme *signification* autant que comme *direction*, c'est-à-dire mouvement vers autre chose. L'entité première envisagée se transforme elle-même au cours de cette perpétuelle dialectique et tout l'univers se transforme.

Il serait inadéquat et inconvenant de déclarer que le rôle des intellectuels était de fournir aux masses le sens de leur action. Ce serait là les spécialiser, les charger d'une *fonction*, et ils ne sauraient, en l'affaire, prétendre assumer nulle fonction. Le sens de l'action se révèle dans la pensée de tous ceux qui, ensemble, dans un effort commun,

accomplissent cette action. Ce sens est apparu tout d'abord dans la conscience de chacun d'eux ; il est le fruit d'un examen auquel chacun s'est livré selon ses conjonctures individuelles, dans le secteur social où il se trouvait. La convergence de toutes ces volontés crée l'action. Dans les défilés de 34-36 à travers les hauts lieux des révolutions passées, dans la fraternisation du serment devant l'endroit où était tombé Baudin, les trois grands partis républicains étaient présents, proclamant leur unité, résolus à maintenir et à obtenir la dissolution des ligues fascistes, toujours actives depuis le 6 février. Et à côté des manifestants inscrits à ces partis et à côté des syndiqués, il y avait des hommes et des femmes n'appartenant à aucune organisation ; à côté des familles politiques, il y avait d'autres familles, certains groupes catholiques par exemple, ayant eux aussi leurs traditions et leurs aspirations, leurs motifs et mobiles, — leurs raisons d'être là : bref tout cela composait une réalité toujours implicite dans notre histoire, bien que plus ou moins agissante, mais qui, à certains moments cruciaux, se déclare avec une toute-puissante et décisive évidence, et à laquelle il faut donner son nom : le peuple. Le peuple est, sans doute, une addition de groupements, d'organisations, d'organismes, de forces et d'individus. Mais il est aussi autre chose que cette addition, autre chose que le total de ses parts, une chose nouvelle. Cela peut se comparer à l'œuvre d'art qui n'est pas seulement la somme des éléments — lignes, couleurs, formes, rythmes, sons, mots — dont elle est faite, mais un ensemble qu'on perçoit globalement et à quoi on donne un nom, qu'on nomme ainsi qu'une personne. Michelet, auteur de *l'Histoire de France* et auteur d'un livre intitulé *Le Peuple*, déclarait qu'il avait parlé de la France comme d'une personne. Au chapitre de cette histoire de France qui a pour titre : le Front populaire, le peuple de France est apparu comme une personne.

Une des plus significatives manifestations de ce peuple conscient de ses forces vives fut l'occupation des usines. Elle se fit dans la joie, avec une résolution aussi ordonnée qu'obstinée. Elle dépassait la victoire politique des élections, elle prolongeait l'élan qui avait assuré cette victoire. Sans doute les négociations menées entre les syndicats et le patronat sous la direction ferme et avisée de Léon Blum avaient-elles abouti aux accords Matignon, c'est-à-dire les quarante heures, les congés payés, et quelques autres éclatants progrès qui apportaient un peu plus de dignité humaine à la vie des ouvriers. Mais ceux-ci, en occupant leurs usines, leurs lieux de travail, montraient qu'ils prenaient part, volontairement, consciemment, voire avec quelque jalouse fierté, à ces acquisitions et qu'elles étaient leur œuvre, une véritable conquête. D'une réforme ils faisaient une révolution.

La bourgeoisie l'a bien senti. Il n'est pour s'en assurer, que de se rappeler ou de relire les débordements d'injures et de diffamations de sa presse du moment. J'étais alors au cabinet de Jean Zay, ministre de l'Education nationale et des Beaux-Arts, c'est-à-dire d'un secteur capital de la vie du pays. Toute démocratie met son souci majeur dans l'école et lui donne le plus large essor ; toute tyrannie s'oppose à cet essor et rapetisse l'école, quand elle ne la détruit pas. La Troisième République avait fondé ses assises morales et civiques sur l'école. Peut-être est-ce dans ce domaine qu'elle avait fait ses plus belles créations. Le Front populaire, avec Jean Zay, renouvela cette œuvre, l'élargit, adapta aux conditions sociales, techniques et culturelles de l'époque ses créations en matière de pédagogie et de formation. En particulier il s'efforça de rompre les barrières qui, comme celles qui séparaient le primaire du secondaire ou celles qui rendaient difficile l'accès de tous au supérieur, maintenaient dans l'enseignement des distinctions, plus ou moins masquées, de classe. C'était assez pour faire d'un pareil ministre l'une des cibles favorites de la fureur fasciste. Cette fureur le suivit au-delà même de son ministère : après la débâcle et alors que, malgré son état de ministre qui l'en dispensait, il s'était engagé dès le début de la guerre et l'avait faite courageusement jusqu'à la débâcle, Vichy devait le condamner à la prison à la suite d'un procès infâme, puis le faire assassiner par ses miliciens.

Que son action, durant son ministère, fût toute vouée au service de l'esprit, qu'il créât la Recherche scientifique en plaçant à sa tête Irène Joliot-Curie, puis Jean Perrin, qu'avec Léo Lagrange - qui devait se faire tuer à la guerre - il donnât naissance à un puissant mouvement organisé de jeunesse, de culture, de sports et de loisirs, que place fût désormais faite, dans les préoccupations gouvernementales, comme à autant de fécondes manifestations du génie de notre pays et de son pouvoir d'échange avec la vie culturelle internationale, aux plus vivantes inventions des arts plastiques, de la musique, du théâtre, de tous les moyens d'expression, enfin bref que toute une pensée, une pensée véritablement moderne, pleinement humaniste, animât les volontés du régime du Front populaire, tout cela ne faisait qu'attiser davantage la dérision de la bourgeoisie, qui n'y voyait que grossièretés de «négroïdes», de «voyous à casquette», de tout un ramassis de bétiens dont les mauvaises manières saucissonnières et les habits empruntés pour la circonstance à quelque honorable industriel arrière-beau-frère par mésalliance faisaient rougir les ouvreuses de l'Opéra. La bourgeoisie, horrifiée, se recroquevillait sur son monopole le plus révoltant, oui, plus révoltant peut-être que son monopole d'argent : le monopole de la bêtise. On voyait poindre déjà les croisades de l'hitlérisme contre le poison judéo-maçonnico-bolchévique et l'art dégénéré. C'est dans ce climat de haine imbécile et sanguinaire que le Front populaire devait faire œuvre

de gouvernement et de renouveau. Quand la bourgeoisie pousse à l'outrance sa bêtise, elle pousse également à l'outrance sa violence. Les ligues n'avaient pas désarmé, et puis il y avait la guerre d'Espagne.

Elle avait éclaté en juin 36, dès le succès des élections françaises coïncidant avec le succès des élections espagnoles et l'installation d'un gouvernement de Front populaire à Paris et à Madrid. C'était plus qu'Hitler et Mussolini ne pouvaient supporter.

J'ai souvent raconté — mais je ne saurais le faire trop souvent — l'entrevue que, au lendemain du coup de Franco, nous eûmes, quelques compagnons français et moi, avec le président Azaña. Il tremblait de colère et de douleur : « Vous savez, Cassou, dit-il en se tournant vers moi, qui, dans ce groupe, représentais pour lui une amitié ancienne, vous savez combien j'ai aimé la France. Eh bien, à présent... » Et il fit le geste de laisser tomber quelque chose dans un néant désespéré. Puis il nous mena à une fenêtre qui dominait le plateau castillan. « Venez voir le front. » A l'horizon on apercevait des fumées. « C'est notre front », ajouta-t-il. Je devais bientôt avoir de fréquentes occasions de rappeler cette amère, tragique prophétie. Nous ne manquâmes pas de la rapporter immédiatement à notre gouvernement. On sait comment celui-ci se heurta à l'interdiction de l'Angleterre de Chamberlain d'envoyer aux Rouges un seul pistolet. Comment il se heurta aux fureurs exacerbées de notre cinquième colonne et de notre presse fasciste acharnées à préparer la débâcle de 40 et la venue de Pétain. Comment enfin il se heurta à la menace de certains de ses ministres — la plupart des radicaux et quelques socialistes — de rompre le Front populaire. En fait celui-ci était déjà rompu. Toute la société bourgeoise, dans son imperturbable structure et dans sa passion forcenée de conservation, l'avait condamné. Toute l'opinion publique l'avait condamné. Il ne restait que les malheureuses masses. Bien que se sentant abandonnées de l'histoire — sur laquelle, durant deux ans, et combien fièrement ! elles avaient commencé d'agir — elles s'obstinaient à réclamer *des canons, des avions pour l'Espagne !* C'étaient ces mêmes masses qui avaient fait le Front populaire.

La guerre d'Espagne fut un mystère d'iniquité. Jamais au cours de ce procès, l'un des plus terribles de l'histoire, la justice ne put se prévaloir de la moindre lueur de gain sur la ténébreuse opacité de la force. Jamais la force ne s'appuya plus cyniquement sur les seuls arguments du mensonge. La solidarité internationale des peuples ne joue plus. Un Front populaire refuse son aide à un autre Front populaire. La République française suspend la livraison à la République espagnole des armes que celle-ci lui a payées. Elle croit se tirer d'affaire en proposant la « non-intervention » à Hitler et à Mussolini qui, l'ayant signée, s'estiment

libres désormais de déverser avions et troupes en Espagne. La démocratie anglaise oblige la démocratie française à accepter tout diktat d'Hitler, à lui livrer, après l'Espagne, son alliée, la République tchécoslovaque. Et d'autres impostures, farces, ambiguïtés, absurdités, monstrueuses contradictions seraient à dénoncer dans cette aventure où n'apparaît comme trait de lumière que l'héroïsme têtu du peuple espagnol qui se bat comme il peut, sous la réprobation universelle, pour finir dans l'exil ou l'oppression. Une des gravures des *Désastres de la Guerre* de Goya montre une jeune morte merveilleusement belle sur laquelle un énorme évêque jette sa sinistre bénédiction. Cela s'appelle : *Murió la Verdad*. La vérité connut une seconde mort durant la guerre civile, et ce triomphe du mensonge contamina pour des années le monde entier. La France a eu sa bonne part dans cette putréfiante équivoque générale. C'est que, pendant quelques années, elle avait connu la vérité. Son peuple l'avait connue, il avait été dans le vrai de lui-même en luttant. Posséder la vérité, c'est posséder la liberté et la justice, qui sont choses de vérité, c'est lutter pour toutes trois. Pendant ces années, ces années de lutte qui ont abouti à la victoire du Front populaire, le peuple français a possédé la vérité, la liberté et la justice. Cette victoire fut brève et suivie d'écrasantes catastrophes, mais tout peuple, même vaincu, garde en sa conscience les biens pour lesquels il s'est battu et pour lesquels il recommencera à se battre.